

1. Obama réélu. Divine surprise ou succès attendu ?

La victoire d'Obama paraissait probable au printemps, quand les primaires du parti républicain tournaient à la farce avec de multiples et peu crédibles candidats. Mitt Romney est sorti de ce processus sans beaucoup de gloire, mais il a sillonné le pays, recentré son message, après avoir flirté avec les ultra-conservateurs et en septembre sa candidature a pris corps alors que celle du président sortant stagnait.

Il a fallu un considérable effort de l'équipe présidentielle, basée à Chicago, pour redresser la popularité d'Obama, en utilisant les statistiques meilleures du chômage et en stigmatisant Romney comme le candidat des plus riches. Le rôle du président lors de l'ouragan Sandy a redonné de la crédibilité au message fédéral, mais les trois débats télévisés (ils ne sont jamais décisifs car ils confortent les convaincus) ont montré que la distance entre les deux ne se creusait pas.

Obama n'a pas su retrouver, sinon dans quelques-uns des discours de fin de campagne, sa magie pleine de promesses impossibles à tenir de 2008 et sa victoire a été plus serrée. Elle n'était pas acquise d'avance.

2. Pour Romney, n'est-ce pas finalement la chronique d'un échec annoncé ?

Mitt Romney est un politicien confirmé, qui a pensé en durcissant son discours être capable de motiver tous les conservateurs du pays derrière lui. Il n'y est pas parvenu, mais a mené une bonne campagne, utilisant les ressources de l'informatique dans les quartiers comme son concurrent et finalement s'est bien défendu, mais il est certain qu'il était de plus en plus difficile à classer : modéré quand il était gouverneur du Massachusetts, puis porte-voix de certaines valeurs du mouvement de Tea Party.

3. Nos collègues sont confrontés aux nouveaux programmes des Terminales ES/L, qui évoquent la religion et la société aux Etats-Unis. Le facteur religieux joue-t-il encore un rôle dans ces temps forts que sont les élections ? A-t-il pu empêché Romney le Mormon d'être élu, avec une population de plus en plus catholique ?

Le facteur religieux joue toujours aux États-Unis, Barack Obama se réfère à ses croyances, comme Mitt Romney n'a jamais dissimulé son appartenance active à l'église Mormone, les Saints du dernier jour.

D'autre part le groupe des fondamentalistes protestants constitue l'un des piliers du parti républicain, avec des valeurs familiales fortes, leur défense d'Israël comme rempart contre l'islamisme.

Ceci étant, les différentes églises sont rarement homogènes ; parmi les Protestants existent des modérés, même s'ils sont moins écoutés dans les dernières années.

Les Catholiques sont certes plus nombreux qu'aucune église protestante isolée mais restent beaucoup moins nombreux que l'ensemble des protestants ; d'autre part, parmi eux se trouvent des modérés comme des fondamentalistes ; et dans les années 1950, les Catholiques étaient dans leur ensemble très conservateurs et anti communistes.

Les différentes religions se répartissent ainsi entre les partis et les candidats ; leurs sections les plus conservatrices, quelque soit leur appartenance, rallient plutôt les Républicains.

4. Pourquoi les républicains ont-ils si mauvaise presse en France ?

Beaucoup de Républicains, qui représentent des régions conservatrices souvent marquées par la ruralité, adoptent des postures surprenantes pour des Français élevés dans la tradition laïque et républicaine. Ainsi Rick Perry le gouverneur du Texas, politicien confirmé et un moment candidat prometteur lors des primaires républicaines, a organisé des prières publiques dans son État afin d'y faire tomber la pluie. D'autres comme Ron

Paul sont viscéralement hostiles à la moindre influence du gouvernement fédéral, pour beaucoup Barack Obama est un socialiste qui conduisait les États-Unis vers le sort de la Grèce.

On pourrait multiplier les exemples pittoresques de ces hommes et de ces femmes comme Sarah Palin et Michelle Bachman, antiféministes convaincues. Beaucoup sont sincères dans des convictions religieuses sans nuance, dans la dénonciation de la théorie de l'évolution ou l'hostilité à l'avortement, dans n'importe quelle circonstance. D'autres, comme Romney ou avant lui John Mc Cain, ont parfois adopté à fin électorale des positions extrêmes qui n'étaient pas les leurs. Car il ne faut pas négliger que ces comportements surprenants correspondent à une partie importante de l'électorat, au moins 1/3 des républicains revendiquent un puissant conservatisme.

Ce populisme n'a pas d'équivalent véritable en France, d'une part en raison du facteur religieux de l'autre du fait d'une « menace » islamiste beaucoup plus diffuse, mais aussi en raison d'une vision du rôle de l'État profondément dissemblable.

Par certains côtés le Front National de Marine Le Pen est centriste si on le compare à ces Républicains, par d'autres, en raison de leur profond libéralisme économique ; il est plus traditionnel français.

Les Français n'ont pas les points de repère pour comprendre un tel regroupement de politiciens.

5. Peux-tu nous dresser un portrait de cette Amérique républicaine, une Amérique qui apparaît en creux aujourd'hui mais qui est pourtant forte de plusieurs dizaines de millions d'électeurs, qui a la majorité au Sénat... ?

Les Républicains sont majoritaires à la Chambre des Républicains, mais ils n'ont pu faire de même au Sénat, où 55 des 100 Sénateurs sont démocrates.

Les élections primaires républicaines pour les sénatoriales avaient donné la candidature dans quelques états à des ultraconservateurs proches des Tea Party ; or une demi dizaine de ces individus a été battue par des démocrates en Novembre. Ce qui signifie que le conservatisme d'une partie de l'électorat n'est pas partagé par tous.

En fait, depuis 1992, le parti républicain fâché de l'élection de Clinton, a décidé de virer clairement à droite ; la direction du parti a accueilli les fondamentalistes au sein du parti, afin de conforter son ancrage dans le Sud devenu massivement républicain. Ce sera l'échec de la réforme du système de santé et l'empêchement du président en 1999 ; George W. Bush a été prudent mais à flatté les plus conservateurs dans le sens du poil pour s'assurer leur soutien ; à partir de 2008 le parti a été sous l'influence directe du Tea Party, mouvement populiste relativement raciste et violemment contre Obama et Washington ; ce mouvement a faibli mais ses idées ont colonisé le parti pour aboutir à la dérive de Romney.

Toutefois, les républicains modérés comme le gouverneur Chris Christie du New-Jersey (relativement modéré) et d'autres n'ont pas dit leur dernier mot et vont sans doute d'orienter différemment un parti qui ne peut pas seulement défendre les intérêts des hommes et des femmes blancs sur le retour. La démographie qui conduit au poids grandissant des minorités va contraindre les républicains à évoluer s'ils ne veulent pas être marginalisés.

6. Charles Bronson hier, Chuck Norris, Clint Eastwood aujourd'hui ont pris position pour le candidat républicain. Est-ce l'indice d'une autre culture dont on ne voit en Europe que l'aspect cinématographique ?

Non je ne pense pas que ces exemples soient révélateurs. Ces vedettes sont toutes vieillissantes et il est symptomatique qu'elles aient choisi Romney, alors que des jeunes et des vieux, de G. Clooney à Scarlett Johansson ont choisi Obama.

Souvent Hollywood se situe plutôt à gauche, mais il ne représente pas l'ensemble du pays. Les aspects culturels moins connus en France et souvent républicains sont les chansons du Sud et des Appalaches ; les Hillbillies.

7. Crois-tu que l'on puisse revenir à un "reaganisme" lors du second mandat d'Obama pour relancer l'économie ?

Tous les pays occidentaux vivent sous l'influence du néo-libéralisme initié par Reagan et Thatcher, et les présidents américains, qui ils soient, ne le contestent guère.

Mais le reaganisme a aussi signifié la coupe des budgets sociaux et la baisse des impôts pour les plus aisés, baisse confortée par G. W. Bush.

Obama a quand à lui, adopté au début de son mandat un keynésianisme modéré, qu'il n'a pas poussé au bout ; mais à la fin il s'est déclaré contre les baisses d'impôt pour les riches et il a affirmé également le rôle de l'état fédéral, alors que les Reaganiens le considéraient comme le mal absolu.

Donc Obama ne s'appuiera pas sur un reaganisme qui n'a jamais été une doctrine bien établie.

8. Quels sont les relais de la présidence d'Obama ? Sur quelles forces vives peut-il s'appuyer ?

L'élection de 2012 a montré que le président était soutenu par les forces vives du pays : les urbains, les jeunes, les Noirs, Latinos, Juifs et Asiatiques dans leur très large majorité. Ce regroupement auquel s'adjoignent des femmes, des ouvriers et d'autres blancs peut constituer la force du parti démocrate pour les années à venir.

La gauche du parti, elle existe, a critiqué Barack Obama pour sa complaisance envers les républicains lors de son premier mandat ; elle devrait être plus satisfaite du second car Obama ne devrait avoir aucune raison de ménager le parti adverse. Mais il est clair que le soutien de ces Américains de gauche, comme celui de nombreux étudiants est acquis au président par défaut ; Romney aurait été bien pire...

Donc évolution à moyen terme favorable à Obama et aux démocrates, mais lutte à court terme pour ne pas décevoir.

9. Quels sont les défis de sa nouvelle présidence ?

Si l'on écoute bien le discours de victoire de Barack Obama, on y retrouve les formules de celui de 2004 quand il s'était fait remarquer : unir tous les Américains en dépit de leur race, de leur âge, de leur genre, de leurs mœurs différentes.

Cet idéal sera difficile à atteindre en raison d'une opposition qui reste vigoureuse, mais qui a perdu son but stratégique qui était la défaite d'Obama.

Tout dépendra de la fin de la stagnation économique, avec la possibilité que certaines des mesures prises entre 2009 et 2011 pourront avoir des effets positifs reconnus. La conjoncture se redresse très lentement, avec quelque chance que cela s'accélère.

Le président en deuxième mandat est a priori beaucoup plus libre, sans souci électoral, c'est pour cela que nombre des prédécesseurs d'Obama ont torpillé leur propre rôle : on peut souhaiter qu'Obama en profitera pour s'affirmer comme un partisan acharné de la justice sociale et fiscale. Il pourrait aussi, ce qu'il n'a pas su faire avant et qui est difficile, proposer et imposer une solution équitable pour le Moyen-Orient et dialoguer avec l'Iran.

Le travail ne manquera pas.

10. La "cohabitation" n'est-elle pas un terme impropre ? En France, c'est la coexistence d'un chef du gouvernement appartenant à un parti politique opposé au chef de l'Etat. Comment les Américains désignent-ils cette réalité ? Quel est leur ressenti face à cette situation qui est fréquente ?

Le terme français est commode, il n'a pas de correspondant en anglais. En tout cas, il s'agit de la coexistence d'un président et d'un groupe majoritaire soit à la seule chambre des représentants soit dans les deux chambres.

Les Américains n'apprécient que modérément mais sont fatalistes. Car les élections à mi-mandat, tous les deux ans, provoquent souvent des changements de majorité facilement.

11. On dit que les plus grands présidents sont ceux qui savaient justement jouer de cette "cohabitation" ? A cette aune, Obama a-t-il été un "grand président" ?

Le critère de réussite ne repose pas sur cette situation, car le plus souvent elle provoque des blocages car le président ne peut rien faire si le Congrès lui coupe les fonds, ou met fréquemment son veto pour s'opposer à des projets de loi contraire à ses vœux, mais cette méthode s'use assez vite.

Bill Clinton a su après 1994, manœuvrer les Républicains pour les rendre responsables du blocage des institutions, mais cela n'en fait pas un grand président, tout au plus un très habile politicien. Barack Obama n'a pas voulu jouer ce jeu là après 2010, mais seule sa réélection en fait un grand président.

12. Quelles sont enfin les lignes de clivage entre les Américains ?

Vaste question : les clivages principaux ont leur origine dans l'histoire. Un certain nombre d'Américains estiment que les Etats ont existé avant le gouvernement fédéral et de ce fait s'opposent à toute incursion de celui-ci. Pourtant, depuis Franklin D. Roosevelt, l'état a été reconnu comme bienfaiteur et d'autres Américains en sont chaudement partisans : Obama a poursuivi par sa réforme de la couverture de santé le travail accompli par ce dernier comme par Lyndon Johnson, c'est pourquoi il a rencontré tant d'opposition.

En même temps des États très hostiles au gouvernement fédéral ont accepté des aides fédérales lors de la crise de 2009-2011.

Par ailleurs clivage de valeurs : l'opposition au droit à l'avortement est violente, mais la Cour Suprême s'est bien gardée de l'abroger, car les juges estiment que des femmes républicaines n'y seraient pas favorables et qu'il n'y aurait pas de consensus, En revanche les opposant à la théorie de l'évolution ont obtenu dans certains états que soit enseigné en parallèle le créationnisme sous la forme de « l'intelligent design » selon lequel Dieu seul peut avoir organisé la nature et la vie.

Les clivages sont nombreux, mais les Américains sont assez nombreux à chercher, quand c'est possible des accommodements : les mariages interraciaux se développent lentement mais sûrement, alors qu'il étaient longtemps impossibles et impensables.

